

La découverte mutuelle



Ce matin-là, pour une raison ou une autre, je sentis le besoin de rouler en voiture au hasard. Dans une certaine mesure, je comprenais mon désir, vu que je m’adonnais à écrire ce que je désignais plaisamment « mes Mémoires », un titre présomptueux au sujet de quelqu’un qui n’avait pas vécu assez pour présenter au monde l’histoire de l’existence et de tous ses aspects. En outre, d’ordinaire, des généraux et des politiciens en retraite écrivent des *Mémoires* ; moi, je n’appartenais à aucune de ces catégories humaines. Malgré tout, plus que jamais, j’avais la démangeaison de parachever cette *œuvre littéraire* que j’avais entamée au cours des jours précédant mes vacances, et mon intuition mise en branle, mon imagination devenue fertile, je ne laisserais point mes “idées” sombrer dans l’océan de l’oubli.

Ingénieur de profession, je me plonge constamment dans le maniement des chiffres, des graphes, des plans, pour ne citer que ceux-ci. Je ne puis cependant résister à écrire, une activité rendue plus fascinante et séduisante par mon statut de célibataire.

Selon moi, la solitude semble moins vide que nous le croyons. Elle s’emplit de nos caprices, de nos désirs, de nos pulsions, de nos *châteaux en Espagne*, de nos *gâteaux dans le ciel* ; au moins, elle me plaît

Antoine Archange Raphael

beaucoup. Mes écrits me renvoient parfois au passé, aux moments de ma jeunesse que je croyais complètement disparus ; ils me projettent également au-devant, dans un avenir si prometteur que j'ai l'impression de le savourer comme un fruit délicieux.

Une autre raison m'invite à écrire.

Sans doute n'ai-je pas encore atteint à la célébrité ; ceux-là qui ont toutefois lu mes œuvres constituées de romans, de poèmes et d'essais, les ont grandement appréciées et ont saisi la moindre occasion pour m'inciter à cultiver ma créativité et à penser publier mes écrits.

Mes admirateurs appartiennent à la catégorie des gens pleins de sens du sérieux, à qui je fais une grande confiance. Ils ne m'encourageraient point à m'engager dans cette voie s'ils pensaient que je me couvrirais de ridicule. Mais, en tant que *perfectionniste*, je croyais que mes pensées gagneraient à séjourner plus longtemps dans le tiroir de mon bureau pour bénéficier des fruits de l'expérience.

De toute façon, ce matin-là, je me fatiguais de rester à la maison. J'avais un grand besoin de prendre l'air, de me distraire un peu, de rencontrer d'autres gens avec qui j'aimerais causer.

Mon esprit, ainsi que mon corps, devrait s'évader de l'espace restreint de ma maison pour s'envoler librement jusqu'à l'horizon, l'horizon frangé de montagnes ardoisées, jusqu'aux routes qui se profilent à perte de vue, aux rivières coulant sous les ponts.

Une fois de plus, j'avais un grand besoin d'échanger des vues avec

La découverte mutuelle

d'autres personnes, de connaître de nouvelles expériences, au lieu de rester calfeutré chez moi.

Malgré ces raisons majeures de sortir, je me leurrais encore des délices de mon isolement, de m'y vaquer à mille et une tâches : la cuisine, la lecture ; la joie de regarder mes présentations favorites à la télé, d'écouter mes stations radiophoniques de prédilection, d'éprouver ma créativité, de rêver de situations et d'actions merveilleuses...

Enfin, après *avoir taxé ma réluctance de paresseuse*, je me secouai de ma fascination de la solitude et pénétrai dans la toilette pour une longue douche.

J'écoutais le chant des oiseaux à ma fenêtre, qui n'avaient plus peur de moi et qui s'aventuraient souvent jusqu'à picorer dans la paume de ma main.

Je me convainquais d'avoir raison de me résoudre à sortir ; car, un sentiment de bien-être m'envahissait. Entre-temps, sous la douche, je me réjouissais de la vive sensation de l'eau sur ma peau, dont j'avais maintenu la température fraîche ; du frottement du savon contre mon cou, mon visage et mes pectoraux ; du bruit de suçon de l'eau dans le tuyau d'écoulement...

Je sombrais dans la rêverie (le rêve éveillé plutôt), lâchant bride à mon esprit de vagabonder librement, et j'accueillais avec une joie voluptueuse la multitude d'images mentales s'enchevêtrant, à qui mieux-mieux, les unes dans les autres, en harmonie avec mon état euphorique.

Antoine Archange Raphael

Ayant fini de me baigner, je me retournai dans la chambre à coucher, un capharnaüm coutumier à bien des célibataires. J'allais me mettre sur mes trente-et-un, pour me « cadrer » avec le luxe de ma voiture toute neuve, mais je changeai d'avis. Je songeais que, dans un mois, je reprendrais mon travail et porterais un complet de trois-pièce et une cravate ; alors, ce jour-là, j'eus l'opportunité de paraître simple, calme, serein, comme on dit, « décontracté ».

Je m'engouffrai presque dans un pantalon blue-jeans, une paire de souliers tennis et une chemise à carreaux

Incommodé d'abord par cet *accoutrement*, je finis par me convaincre de la subjectivité de mon état d'esprit placé sans doute en dehors de la réalité sociale, de la nouvelle vague de je-m'en-fichisme et de l'inconstance de la nature humaine. Certains s'habillent impeccablement aujourd'hui, et, demain, portent des haillons pour afficher une solidarité feinte avec les pauvres. Récemment, ils s'en vont à l'office en maillots ornés de motifs, en culottes, en souliers de tennis, la poitrine nue (ou presque). Je me demande si ce manque d'élégance ne coïncide pas à un sens général de démoralisation ou d'insouciance ; car, dans une certaine mesure, l'élégance et la propreté expriment un désir de plaire, de soulever de bonnes dispositions spirituelles chez les autres.

Nous n'aimerions point soumettre une personne intime à notre haleine fétide par manque d'hygiène, à notre corps et à nos pieds *d'athlète* par refus de nous laver. Nous nous évertuons souvent à multiplier les aspects

La découverte mutuelle

positifs de notre personnalité auprès de ceux dont nous cherchons l'amitié ou l'amour (au moins si nous ne voulons pas courir le risque de les perdre à un dandy, à une personne belle ou avenante).

Je pensais fermement que personne, au cours de ma randonnée en voiture, ne s'inquiéterait de mon apparence, sauf qu'on me confondrait sans doute avec un de ces « vagabonds noirs » pilotant une grosse voiture du tonnerre.

Je me dirigeais vers le garage.

Chemin faisant, j'essayais encore de me dissuader de ma randonnée en voiture. Je professais une certaine appréhension au sujet de mon euphorie apparemment injustifiée : elle ressemblait à un sacrilège, à une manifestation outrée d'égoïsme, à du sadisme caractériel, dans un monde de misères causées par des guerres, l'inanition, et des actes de génocide...

J'aurais dû pleurer sur le sort du monde au lieu de chercher à m'évader dans le plaisir de cette randonnée au hasard.

En outre, je m'imaginais, comme un enfant dans les seins de sa mère, que ma maison constituait mon unique cuirasse contre les aléas de l'existence. Chaque fois que j'en sortais, j'hypothéquais ma dernière chance de survie, considérant le taux élevé de la criminalité à New York et ailleurs. Je me représentais des criminels accroupis dans les coins de rues et les sombres corridors, à l'attente des gens pour les dépouiller et les tuer.

Naturellement, mon attitude frisait l'infantilisme et, ce jour-là, j'en riaais

Antoine Archange Raphael

sur le chemin du garage.

J'ouvris la porte de la voiture et la fermai nonchalamment. Je me sentais divinement bien.

D'ailleurs, m'asseoir dans ma voiture m'offre une autre source de sécurité intérieure. Je crois que, sauf malchance, personne ne m'agresserait dans ma voiture fermée à clef, encore que, récemment, des méchants aient inventé un nouveau genre de crime afférent à ce dont je parle : piraterie d'autos.

L'esprit humain n'a pas de limites dans sa créativité, pour le meilleur ou pour le pire.

Ce jour-là, je me décidai péremptoirement : je roulerais au hasard en voiture et m'aventurerais jusqu'à la *Capitale d'Etat*. « Allons, Bernard, me dis-je à haute voix, rien de mal ne t'arrivera. Tu as le droit de te sentir bien. Le bonheur appartient à la réalité. Il faut le saisir au passage...Tu vas te sentir merveilleux.... »

En effet, ma promenade tombait dans la catégorie des intentions les plus pures qu'un homme puisse avoir.

Je roulais au hasard (comme décidé). J'éprouvais encore mes sentiments de sérénité, d'optimisme et de joie. Je me délectais à l'écoute de mes chansons favorites enregistrées sur cassettes et ne dépassais pas soixante-cinq milles à l'heure, une vitesse tombant dans les limites prescrites par l'Etat. J'admirais le paysage, un heureux mariage de maisons modernes avec des montagnes rocailleuses et des plaines

La découverte mutuelle

verdoyantes. Je contemplais surtout la persistance, l'aspect vivace de la nature, dans une région servant de terrain à un flot continu de véhicules et l'odeur suffocante de monoxyde de carbone : des arbres géants donnaient l'impression d'y pousser en terrain idéal. Des plaques de gazon s'étendaient glorieusement dans les recoins, autour des maisons.

Je ne m'empêchai pas, ce jour-là, de prendre conscience de cette profusion de beauté naturelle là où je m'attendais le moins.

Soudain, au milieu de cette splendeur, je vis un arbrisseau !

A cause de sa petitesse, je percevais difficilement ses branches.

Je stoppai la voiture.

Je n'avais jamais vu un tel arrangement artistique de la *Mère Nature*.

Le feuillage de cet arbrisseau exhibait une nuance rare, une sorte de mauve, comme celle d'une robe de prix confectionnée par l'un des couturiers les plus talentueux de la ville.

Je tombais en extase devant ce singulier spectacle.

Enfin je me ressaisissais et m'en éloignais en voiture, non sans continuer à me retourner pour revoir cette « beauté » jusqu'à ce que je la perdisse de vue.

Sans m'en rendre compte, je m'approchais de mon premier arrêt : la Capitale de New York.

J'avais choisi malgré moi cet itinéraire ; car, je me souviens d'avoir pensé à visiter, un de ces jours, les édifices publics tant chantés de cette ville, simplement pour satisfaire ma curiosité professionnelle.

Antoine Archange Raphael

Je roulais dans la rue principale du centre urbain, d'une singulière propreté. La hardiesse de style de certains immeubles et édifices m'impressionnait. Je m'attardais un instant au musée et j'y prenais plaisir de voir une grande quantité d'objets : des roches lunaires, des dinosaures fossilisés, des vêtements indiens, des gravures et des habillements d'hommes, de femmes et d'enfants des premiers âges.

Naturellement, je voyageais, en esprit, dans le passé, serrant la main à mes ancêtres : des pithécanthropes, des zinjanthropes, des atlanthropes, à ceux-là dont la trace se perd dans la nuit des temps... Je ressentais leurs actions accomplies pour survivre et se répandre sur la planète. Je saluais ces géants, conquérants de la nature, aux moments de la grande hostilité de celle-ci. J'étais fier de descendre de ces titans.

Alors, je compris que l'appartenance à l'humanité implique beaucoup de responsabilité : les hommes et les femmes ne devraient point participer à la sauvagerie et au chaos. Ils devraient agir dans le sens qui rendrait la *Mère Nature* fière d'eux.

Je regagnais ma voiture et roulais à travers la Capitale.

Je m'arrêtai une fois de plus pour acheter un pistolet d'enfant que je donnerais en cadeau à mon neveu Gérald. Il devient un collectionneur infatigable d'engins enfantins, inspirés des films futuristes tels que *Star Trek*, le *Gedi*, le *Commandant Spatial*, *Le Capitaine America*, le *Robocop*... Bien imbu de son faible pour l'arsenal miniaturisé tant

La découverte mutuelle

qu'actuel que futuriste, j'anticipais sa joie de recevoir un tel présent, d'autant plus que ce dernier ressemblait à un vrai pistolet.

Alors, j'éprouvais une once de culpabilité à l'idée de le lui donner. Je ne devrais point encourager le sentiment de violence chez un jeune esprit. Quel genre d'oncle étais-je ? Désormais, pensai-je, je serais prudent dans le choix des cadeaux destinés à mon neveu favori. En outre, je passerais plus de temps avec lui pour lui inculquer des valeurs positives ou cette *infime sagesse* dont je disposais.

Cette dernière proposition me conférait un sentiment de tristesse et de fragilité, heureusement évanescent : l'idée de mon état physique dans une soixantaine d'années surgissait dans mon esprit. Je ne voulais pas m'y attarder, mais elle s'imposait à moi. Je m'imaginais que je serais tellement faible, irrésolu, que je marcherais en trébuchant, que je piloterais difficilement une grosse Mercedes Benz comme celle dans laquelle je me prélassais à cet instant-là.

Soudain je souris à la pensée que, dans soixante ans, malgré ma débilité possible, je possèderais aussi de la sagesse. Je présumais que des gens m'approcheraient à la recherche de mes conseils, comme je les voyais chercher l'avis des vieillards. Car, pour la continuité de l'existence, il ne peut en être autrement ; la sagesse devra reprendre ses droits. La réalité de mes observations ne peut nullement continuer inchangée sans hypothéquer l'avenir du monde, un monde en état de danger d'annihilation.

Antoine Archange Raphael

Ce jour-là, Je redis ma pensée à haute voix : « Ainsi, je dois commencer à cultiver de la sagesse afin de me rendre utile, dans soixante ans. »

Enfin, selon moi, j'en avais assez de cette mixture de sentiments ; je devrais réintégrer ma maison. Je conclus à regret : « Trop de licence en un jour. »